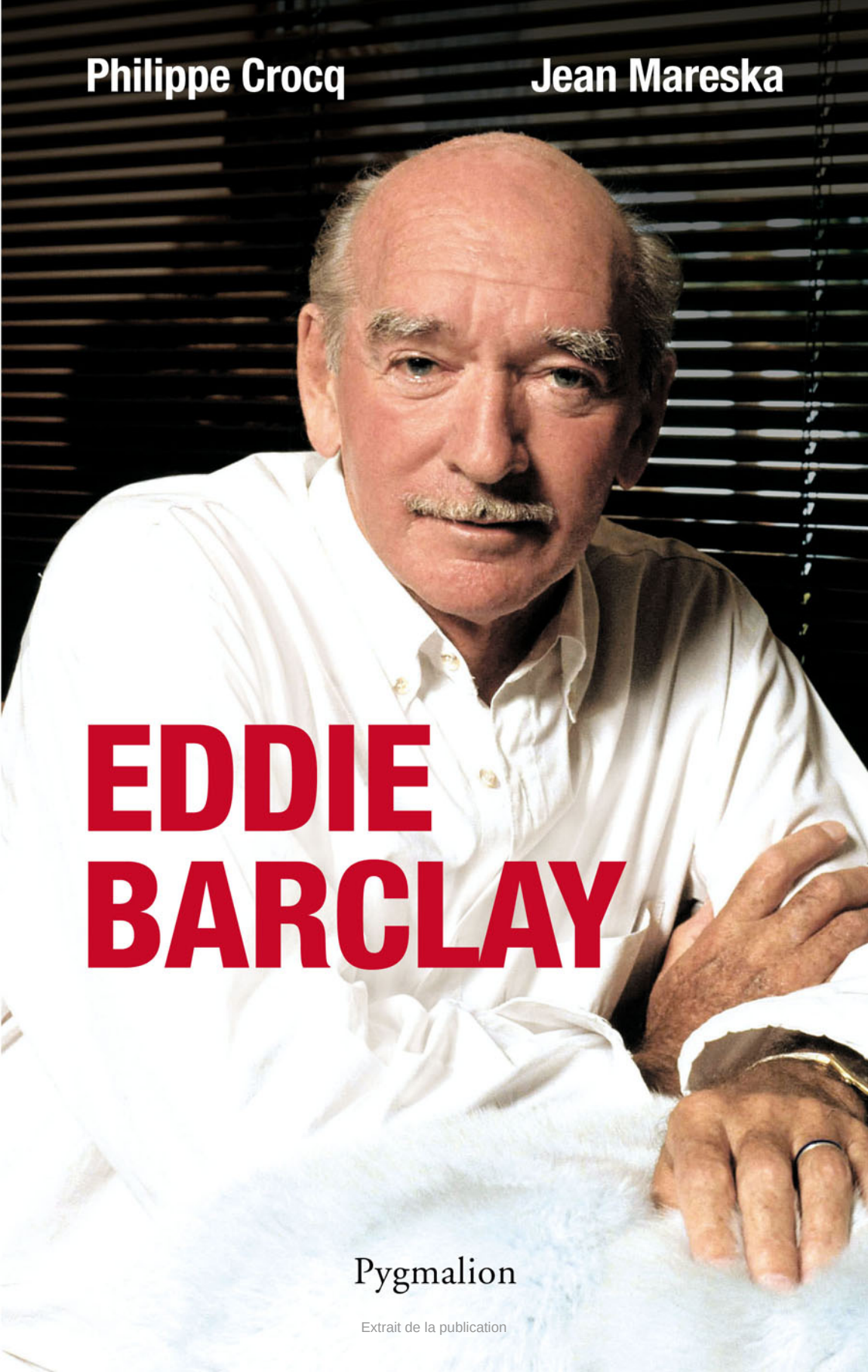
Philippe Crocq Jean Mareska



EDDIE BARCLAY

Pygmalion

Extrait de la publication

Philippe Crocq **Jean Mareska**

EDDIE BARCLAY

On l'a surnommé l'empereur du microsillon !

Avec ses premiers gains dans les années cinquante, Eddie Barclay révèle des inconnus qui deviennent des stars : Aznavour, Mitchell ; des poètes immortels : Brel, Ferré.

Pendant vingt ans, il ne cesse d'enrichir son catalogue d'artistes qui nous enchantent toujours : Dalida, Mireille Mathieu, Michel Delpech, Bernard Lavilliers, entre autres.

Barclay devient aussi la coqueluche des médias : il boit, fume, séduit dans ses chemises multicolores et reçoit chez lui en pyjama ; il se marie huit fois, couche et découche. Il organise des festins sans motif raisonnable avec une bande joyeuse, plus nombreuse que celle d'Ali Baba.

Les journalistes annoncent cent fois sa mort et mangent cent fois leur copie. Mais, en 2005, il les prend de court.

Cette vie étourdissante, où un travail acharné et un flair extraordinaire se conjuguent avec un train de vie seigneurial et des fêtes à n'en plus finir, revit brillamment dans ce livre signé par deux spécialistes du show-biz. On y trouve aussi des interviews exclusives d'Hugues Aufray, Michel Delpech, Philippe Lavil, Frank Alamo, Boris Bergman.

*Philippe Crocq est journaliste international, auteur de romans (*Les Yeux ouverts*) et de nombreuses biographies dont celles d'Étienne Roda-Gil et d'Yves Montand.*

Jean Mareska, producteur et éditeur de musique, a été le directeur artistique de Jean-Jacques Goldman et de Gilbert Bécaud, entre autres.

Philippe Crocq et Jean Mareska sont co-auteurs de plusieurs ouvrages dont La Vie pas toujours rose d'Édith Piaf, Jacques Brel *et encore* Brigitte Bardot/Serge Gainsbourg. La Véritable Histoire de Bonnie & Clyde.

Pygmalion

10-VN Création Studio Flammarion Portrait d'Eddie Barclay en 1988 © Theillet/Stills/Gamma

Extrait de la publication

EDDIE
BARCLAY

Extrait de la publication

DES MÊMES AUTEURS

Philippe Crocq :

– *Le Jugement dernier* (préface de Paul Fort), Éd. Richelieu, 1955
– *Les Yeux ouverts*, La Table Ronde, 1962
– *La Nouvelle Poésie comique*, Saint-Germain-des-Prés, 1965
– *Novembre sur Terre* (illustré par Roland Topor), Guy Chamberland, 1966
– *Le Week-End de Monsieur*, André Bonne/ Hachette, 1967
– *Sacha Guitry. Pourquoi Drancy ?* La Lagune, 2007

Avec Alain-Guy Aknin :

– *Étienne Roda-Gil. Itinéraire d'un maître enchanteur*, Flammarion, 2005
– *Joe Dassin. Le triomphe et le tourment*, Le Rocher, 2005
– *Il était une fois Claude François*, La Lagune, 2006
– *Yves Montand. Le temps n'efface rien*, Albin Michel, 2006

Avec Jean Mareska :

– *Bourvil, de rire et de tendresse*, Privat, 2006
– *Corneille, du Rwanda à Paris*, La Lagune, 2006
– *Sur la muraille d'Indochine*, La Lagune, 2006
– *La vie pas toujours rose d'Édith Piaf* (traduit en cinq langues), Le Rocher, 2007
– *Julio Iglesias. Le dernier conquistador*, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2007
– *Barbara. Le noir lui allait si bien*, La Lagune, 2007
– *Frank Sinatra. Entre chiennes et loups*, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2008
– *Brigitte Bardot/Serge Gainsbourg. La véritable histoire de Bonnie & Clyde*, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2008
– *Jacques Brel*, Albin Michel, 2008
– *Alain Delon et Romy Schneider. Les Fiancés de l'éternel*, Alphée/Jean-Paul Bertrand, 2010.

Avec Laurent Ducastel :

– *Robbie Williams. L'art d'être une star*, La Lagune, 2006

Avec Serge Vincendet et Alain-Guy Aknin :

– *Le cinéma de Gainsbourg, « affirmatif ! »*, Le Rocher, 2007

Extrait de la publication

PHILIPPE CROCQ – JEAN MARESKA

EDDIE BARCLAY

Pygmalion

Extrait de la publication

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2010, Pygmalion, département de Flammarion
ISBN 978-2-7564-0356-4

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

BARCLAY EXISTE, NOUS L'AVONS RENCONTRÉ

De 1973 à 1995, j'étais le correspondant de l'hebdomadaire américain et international *Billboard*, spécialisé dans l'industrie musicale sous toutes ses formes et ses chuchotements. J'étais aussi le responsable de ses ventes publicitaires sur le territoire français. Je rendais compte alors à Mike Hennessey, « International Editorial Director », et à Gene Smith, « Directories Publisher ». Une double casquette qui me permettait d'avoir la tête couverte hiver comme été.

Cette publication – qui existe toujours –, bien que décimée par les déroutes successives du marché de la musique, était à l'époque le must des professionnels. Elle était également lue par le public qui l'achetait dans les pays de langue anglaise chez les marchands de journaux.

Aujourd'hui, si les staffs des majors y sont encore abonnés, ils le lisent – ou plutôt le feuillettent – à la recherche d'une mauvaise nouvelle que l'international leur aurait cachée. Ainsi, certains apprendront leur licenciement par l'hebdomadaire avant qu'il ne leur soit notifié par leur président.

En 1976, le show-business déjeunait au caviar servi par des créatures de rêve, sœurs de Marilyn.

Le Midem 73, qui fêtait déjà sa septième année à Cannes, était pris d'assaut par les exposants. Des mois à l'avance, neuf cent quatre-vingts modules avaient été livrés. Du monde entier, les pros du show-biz accouraient en jet, tout comme les artistes, l'attaché-case à la main débordant de maquettes. Le Midem était devenu une nécessité pour tous ceux dont la musique était la profession.

Courant janvier, il faisait bon s'endormir au Midem, sur la Croisette parmi les milliardaires, bercé par le bruit de la Méditerranée et les douceurs de l'astre. EMI, qui aimait et ne comptait pas, y tenait sa convention mondiale avec ses trente-quatre filiales. RCA, avec seize seulement, l'imitera. Phonogram avait loué douze modules, une par maison-sœur ; CBS, sept. Mais qui se souvient encore de sociétés comme Conomus qui, tout de même, avait à l'époque douze antennes et Southern Music qui en comptait autant ?

En 1973, le gala d'ouverture en tenue de soirée proclama la Brésilienne Gal Costa, l'Américain Isaac Hayes, l'Autrichien Udo Jürgens et les Français Michel Legrand et Michel Fugain.

Xavier Roy était le directeur de l'International. Quelques années plus tard, il remplacera Bernard Chevry. Roy laissera une empreinte indélébile sur l'organisation. Arrivé à l'âge de la retraite, il partira. Depuis, lorsqu'on frappe à la porte de son bureau et qu'il ne répond pas, on croit qu'il s'est absenté pour acheter un costume de flanelle grise dans une boutique dont il devait être l'unique client. Personne ne prit véritablement sa

place. On le croit ailleurs, mais l'on est certain qu'il reviendra.

Le lendemain du gala d'ouverture avait lieu au Martinez le cocktail *Billboard*.

C'est là que Mike Hennessey, dans son français littéral, me dira : « Je vais t'introduire dans (introduce to) Eddie Barclay. »

« Voulez-vous déjeuner avec moi et quelques amis ? » me demanda le président.

Qui aurait osé dire : « Je vais réfléchir... » ?

« Eddie, c'est un copain, me chuchota Mike, j'ai travaillé pour lui à Neuilly au département Jazz avec Frank Ténot. Le *Billboard* n'a rien à lui refuser. »

Pour clôturer le cocktail très liquide – ce qui est un pléonasme –, Mike et Eddie interpréteront à quatre mains leur version de *Real Crazy* que Lionel Hampton n'aurait pas reconnue, tant les pianistes étaient loin du style rhythm shuffle que définissait Hampton comme sien.

Le lendemain, nous étions quatre à l'une des tables du Carlton qui bruissait comme une ruche. On me présenta Jean Fernandez, l'un des bras droits de Barclay – qui en avait beaucoup ! Jean deviendra par la suite un compagnon de footing sur la Croisette, les matins où il fallait chasser les vapeurs d'un corps qui ne vous appartenait plus.

Puis, une grande et jolie jeune fille qui ne parlait aucune des langues que nous pratiquions et qui répondait à chacune de nos questions par : « More baby, more. »

Eddie qui redoutait les femmes bavardes était ravi.

« More baby, more », lui disait-il de temps en temps. Elle lui répondait pareillement avec beaucoup d'enthousiasme.

Extrait de la publication

« Jamais on ne m'a parlé si gentiment », me confia-t-il.

Il me dira alors avec retenue, bien qu'il sût la chose acquise, qu'il souhaitait que le *Billboard* parle de ses artistes, et me demanda s'il était éventuellement envisageable d'ajouter quelques couplets à la chanson du petit poisson indépendant qui s'épuise à nager à contre-courant dans le même bocal que les requins des majors ; il m'en serait reconnaissant.

Je grimaçais à l'idée d'adapter tout cela dans la langue d'Oscar Wilde et notais les propos d'Eddie comme un dément, avant que les flacons jonchent la table et que ma lucidité ne m'échappe comme la mousse des magnums.

Il fut très content de mon petit papier paru quinze jours plus tard dans la rubrique internationale du *Billboard*, accompagné d'une photo où il serrait dans ses bras Aznavour et Nicoletta – ses chers artistes ; et également du petit encadré d'Hennessey soulignant le talent pianistique du french independant number one.

Quelques semaines plus tard, je retrouvais Eddie dans un cocktail. Était-ce celui de la Société des Auteurs ? Aucune certitude, ils se ressemblaient tous pour un épilogue semblable, un foutu mal de crâne.

« Rendez-moi un service, Philippe », me dira-t-il. Ce devait être avant le début des libations. Il me vouvoyait encore.

« Partez en mission pour moi à New York. Jean Fernandez vous y attend. »

Je bredouillai un impossible refus, puis acceptai. *Broadway, here I come !*

Jean m'accueillit à La Guardia à ma descente d'avion et me proposa d'aller m'ébrouer avec lui à Central Park. Fernandez dit Fernand avait une grande carcasse que ses

Extrait de la publication

jambes, lorsqu'il courait, avaient bien du mal à supporter. La cohabitation avec ses poumons se révélait alors difficile.

Faire régner l'harmonie dans tout cela afin que ses cross ne soient pas un chemin de croix sera la seule chose que je parvins à lui enseigner. Il savait tout et comprenait le reste. New York, par exemple, où il avait récemment installé le bureau Barclay dans Lower Manhattan, n'avait plus de secret pour lui.

Il me fit découvrir les lieux cultes : le Pont de Brooklyn, celui de Verrazano, navigateur florentin qui servit François Ier, d'où part toujours aujourd'hui le mythique marathon, l'Apollo Theater de Harlem, Gramercy Park et le Tribeca Art Center. D'autres encore. Il avait ses habitudes chez Danico dans Little Italy, célèbre par son pollo scarpariello, et il était à l'aise dans ces terres mafieuses, les mauvais lieux où des princesses en déshabillé de soie, perchées sur de hauts tabourets, espéraient que les princes seraient charmants.

New York d'avant Rudolph Giuliani, son maire sans peur et sans reproche, était une jungle où les touristes entraient éblouis et ressortaient dépouillés. En peu de temps, Rudy the roc assainira la grande ville qui captiva Louis-Ferdinand Céline. L'aventure n'attendra plus personne dans les blues bars de Time Square. La normalité retrouva ses couleurs auréolées, mais c'est de l'immoralité d'avant dont on se souvient. La vie est ce que l'on en a retenu.

Au cinquième jour, Fernandez m'avait traîné partout et je lui demandai quel était le contenu de ma mission.

« Il n'y en a pas, me dit-il. Barclay est un grand timide qui ne savait comment te remercier de ton article. »

Extrait de la publication

J'étais devenu un journaliste dont on avait payé la bienveillance. Le plus grave était que j'aimais cela. L'histoire et les aventures d'Eddie étaient passionnantes : c'étaient celles de Don Quichotte contre les moulins à pognon.

De retour en France, j'allais persévérer dans cette attitude sans pour autant perdre mon âme dans des fêtes immaculées où j'étais, comme beaucoup de journalistes, invité.

Par curiosité, je me rendis tout de même à l'une d'entre elles, déguisé en René Lacoste, revêtu de la chemisette ornée du célèbre crocodile, une raquette sous le bras. Je trouvais cela original et la foule m'absorba.

Au loin, il y avait Barclay, sa garde prétorienne et son melting-pot de filles plus belles les unes que les autres. Il fit un petit signe de la main. Je ne sus jamais s'il m'était destiné. J'expédiai une balle de tennis dans un bassin à sangria. Qu'étais-je venu faire ici ?

Toutefois, on ne m'oubliait pas. Catherine Régnier, chargée des relations publiques de la société, me maternait, m'envoyait des disques et des informations que je faisais parvenir docilement à Londres, siège du bureau européen de mon hebdomadaire.

Plus tard, en 1988, au Midem, je reçus à mon hôtel un bristol m'informant que l'anniversaire d'Eddie ayant lieu au Moulin de Mougins, ma présence serait souhaitée...

Étant né en janvier, Barclay joignait le Midem à l'agréable. Je n'étais plus le correspondant du *Billboard*, mais celui de *Music and Copyright*, que publiait le *Times*. On me courtisait toujours.

Eddie avait vendu son fonds de commerce depuis quelques années à plus fortuné, mais il continuait à

Extrait de la publication

monter des coups, à avoir un contrat dans sa poche et à conjuguer le show-biz au présent lorsqu'il avait le moral et à l'imparfait lorsqu'il l'avait perdu.

Il venait de convoler à soixante-sept ans avec Caroline. Il dosait ses efforts pour que la joie demeure, même si les démons des fêtes et de la démesure le travaillaient toujours.

C'est dans un décor de petites tables rondes que son anniversaire eut lieu. J'avais à ma gauche le directeur de la Sacem espagnole et à ma droite la nouvelle madame Barclay, resplendissante dans sa beauté du diable. Je papotais chiffres à gauche et différence d'âge à droite. J'avais la même interrogation dans ma vie privée. Caroline me chanta *Que sera sera* et je n'en sus pas plus.

Eddie, à la fin du repas, posa sa main sur mon épaule et dit : « Philippe, tu sais que je ne peux plus fumer, viens le faire pour moi. »

On sortit ; je coupais le Cohiba qu'il venait de m'offrir, l'allumai, expirai la première bouffée. Il huma, apprécia mon bonheur, puis s'en alla. Je restai seul avec ma vitole et les étoiles.

Quelques années plus tard, il partagera d'autres plaisirs, plutôt que de les garder égoïstement pour lui...

Philippe Crocq

Extrait de la publication

C’est au lycée, grâce à un professeur de chant – comme on disait alors – qui nous faisait écouter Mahalia Jackson plutôt que Borodine, que me vint le goût de la musique.

Vers ma quinzième année, je découvris le rock’n’roll avec Les Chaussettes Noires et Johnny Hallyday. Je constatais alors avec surprise que la plupart de leurs chansons étaient en fait des adaptations de titres américains.

À partir de ce moment-là, je n’eus de cesse de me procurer les albums de Ray Charles, Gene Vincent, Eddie Cochran et ceux d’Elvis, bien sûr.

Vinrent les Shadows, les Beatles et les Rolling Stones.

Je montai avec mon jeune frère Michel, guitariste, plusieurs formations, reprenant des morceaux des Stones, des Pretty Things et des Kinks, avant que, sous l’influence de Cream, nous ne penchions vers un répertoire plus bluesy. Étant celui qui parlait le moins mal l’anglais, je pris d’autorité la place du « ead singer ». Nous nous produisîmes fréquemment au Golf Drouot.

Cette passion récurrente pour Mick Jagger et sa bande m'amena à signer un contrat d'artiste avec une importante compagnie discographique et j'y enregistrai un 45 tours quatre titres, reprenant dans une totale inconscience deux chansons des Stones.

Ce disque est heureusement aujourd'hui introuvable. Ma chance fut de rencontrer, au sein de cette société, une personne qui allait devenir déterminante dans mon parcours professionnel : Bernard de Bosson.

Quelques années après cette bourde musicale, il m'engagea comme attaché de presse au service international des disques Barclay. En 1969, je rejoignai le staff du prestigieux indépendant, en charge de la promotion des artistes étrangers auprès des radios (il y en avait cinq à ce moment-là, trois dans la capitale, une à Toulouse et l'autre à Monaco), des télévisions (deux) et de la presse spécialisée.

Il est vrai que les choses étaient plus faciles à l'époque que de nos jours. Nous avions reçu chez Barclay des échantillons d'un 45 tours en provenance des USA, qui nous faisait sauter au plafond. Nous avons donc mis le disque en fabrication, mais auparavant avons commandé au label américain cinquante exemplaires afin d'en commencer la promotion.

Le carton de disques sous le bras, j'ai fait le tour des trois radios basées sur Paris. À Europe n° 1, la directrice des programmes, Arlette Tabart dite Babar, à peine la chanson écoutée, a décidé de la diffuser immédiatement, faisant préciser par l'animateur de l'émission que c'était une exclusivité de la station. Vingt minutes après avoir mis les pieds dans l'immeuble de la rue François-Ier,

mon disque passait à l'antenne ! Inimaginable, aujourd'hui ! Mes qualités d'attaché de presse et mon argumentation n'étaient certainement pas pour grand-chose dans ce coup de cœur spontané ; le titre justifiait amplement ce choix. Il s'agissait *d'Oh Happy Days* des Edwin Hawkins Singers...

Je ne suis resté que deux années chez Barclay, avant que la firme, en butte à des problèmes financiers, ne fût contrainte de se séparer de plusieurs dizaines de collaborateurs, dont moi.

Je fus le témoin, lors de cette période, de nombreux événements cités dans cet ouvrage, reçus de mes collègues d'alors, divers échos et anecdotes qui animaient la vie de la maison de disques de Neuilly et rencontrai bon nombre d'artistes et de personnalités, qui apportèrent récemment, pour l'écriture de ce livre, des témoignages vécus.

Dans le cadre de mes fonctions, je fus également en charge d'accueillir à Paris les artistes étrangers figurant au catalogue Barclay et qui, lors de tournées européennes ou d'émissions télévisées, se produisaient sur le sol français. Parmi eux, Wilson Pickett, Arthur Conley, Black Oak Arkansas, Yes, Mélanie, Johnny Rivers, Robert Charlebois et Led Zeppelin.

Pickett, surnommé The Wicked Pickett, était odieux ; Mélanie, qui, en 1969, faisait un tabac avec *Look What They've Done To My Song, Ma*, adorable. Charlebois et son gang avaient l'air de sympathiques hooligans et Led Zep, dont la première émission radio en France fut le *Pop Club* de José Artur, c'étaient quatre joyeux drilles que la gloire embellissait.

Extrait de la publication

Je fus également amené à accompagner en province des artistes, dont Soft Machine, fort populaires à l'époque.

Je dois à la vérité de dire que je ne fus jamais un proche d'Eddie, juste un collaborateur, qui le saluait respectueusement d'un « Bonjour, Monsieur Barclay » et à qui il répondait toujours avec un léger sourire. Et s'il m'est arrivé de me trouver dans le même restaurant que lui, c'était à la cantine de la société, où il déjeunait parfois. Néanmoins, je fus invité, comme la totalité du personnel, à une fête qu'il donna pour célébrer son divorce d'avec une de ses épouses puis à un mariage avec la suivante.

Plus tard, alors que j'avais intégré une autre compagnie discographique et avais obtenu un joli succès en tant que directeur artistique de Taï Phong – dont le chanteur était Jean-Jacques Goldman –, il me convoqua chez lui, avenue de Friedland, afin de me demander si, de temps à autre, je ne pourrais pas travailler pour lui. Devant mon refus poli – j'avais un contrat d'exclusivité avec mon employeur du moment –, il me raccompagna courtoisement à la porte de son appartement, me disant avec sa diction si particulière et si souvent imitée : « Mon petit Mareska, je vous remercie d'avoir bien voulu me rendre visite. »

Un seigneur.

Jean Mareska

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Les destins se font et se défont, tout passe,
tout lasse, les montagnes, les hommes, la haine,
les ours, les ivrognes, les veuves
et les démons de la solitude.

Alexandre Vialatte

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mise en page
PCA
44400 Rezé

N° d'édition : L.01EUCN000285.N001
Dépôt légal : mai 2010

Extrait de la publication